

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand BOILLAT

Jésus-Christ et le communisme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 244-252

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Jésus-Christ et le communisme

Lorsque M. Pierre Guéniat me demanda de participer, dans le cadre du POP et de la colonie libre italienne, à un débat sur les problèmes de notre temps, aux côtés d'un interlocuteur marxiste, le professeur Jean Steiger, de La Chaux-de-Fonds, je me suis vu mis en présence d'un difficile problème dû à l'amplitude même du sujet : comment aborder le sujet ?

La question essentielle me paraît être celle-ci : qu'est-ce que le chrétien et le non-chrétien athée, tel un marxiste, peuvent apporter à un monde où sévissent la guerre, la torture, les sociétés totalitaires, l'adoration du veau d'or ? Une société vraiment humaine peut-elle naître et s'établir entre des hommes qui ont une conception contradictoire de la société ? Ces hommes peuvent-ils s'affronter dignement en faisant abstraction les uns de leur christianisme, les autres de leur marxisme ? Est-il possible de séparer ainsi la théorie de la praxis ?

Durant 45 ans j'ai enseigné la philosophie au Collège Saint-Charles, à Porrentruy, et j'ai souvent abordé le problème du marxisme, expliquant, par exemple, ce qui sépare Jean-Paul Sartre de Maurice Merleau-Ponty ; parlant de la théologie de la révolution ; me demandant si on peut — comme le fait Gutiérrez — répudier le marxisme comme philosophie tout en l'admettant comme instrument d'analyse sociologique. L'an passé, j'ai fini mes cours sur le marxisme par le livre de Jean-François Revel *La tentation totalitaire*. Bien sûr, très souvent, je me suis référé à Karl Marx lui-même.

De la méthode : discours sur Dieu...

Aujourd'hui, je voudrais me placer au point de vue de la théologie. Mais, entendons-nous : qu'est-ce que la théologie ? Elle est tout simplement le discours sur Dieu, un discours entre la foi et la raison. Elle

n'est pas une idéologie, mais une critique des discours sur Dieu, donc sur l'homme et sur la société, car finalement Dieu et l'homme ne font ni deux ni un. Personne n'a vu Dieu, ni vous ni moi. Et pourtant nous parlons de Dieu, comme de tant d'autres sujets que nous n'avons jamais vus. La théologie ne porte pas sur ce que nous n'avons pas vu, mais sur le langage, sur les idées, sur les propositions, sur le sens du langage que nous utilisons en parlant de Dieu. Remarquons que l'athée, en niant Dieu, fait un discours sur Dieu, et donc il fait de la théologie sans le savoir.

On ne peut éviter de faire de la **théologie**, comme discours sur Dieu, du moment que toute société a besoin d'un discours — ultime — de cohérence. Le marxisme en est un exemple frappant, et c'est l'une de ses forces face à un scepticisme-fin de civilisation.

...et action

Il existe une autre analogie entre marxisme et christianisme. La théologie chrétienne ne marche pas sur la tête, elle n'est pas une spéculation pure : elle est essentiellement historique, reposant sur des faits. Elle est une pastorale, une **praxis** enracinée dans le vécu. C'est pourquoi, en un sens, le dialogue entre chrétiens et marxistes est plus praticable qu'avec des sceptiques. Le marxiste n'est pas un sceptique ; le chrétien non plus. Mais le dialogue peut porter des fruits s'il ne se réduit pas à un accaparement tactique des uns par les autres. Il peut nous mettre en garde contre la naïveté de nous croire en possession de « la compétence de la compétence », ce qui nous conduirait tout droit à la société totalitaire des théocraties d'antan ou celle des pays socialistes de l'Est ou d'ailleurs.

Chacun d'entre nous, comme je l'ai dit, tient à la cohérence de sa pensée et écarte inconsciemment tout ce qui pourrait la faire éclater. Nous sommes réunis pour souligner nos points faibles réciproques. Mais soyons-en conscients : la difficulté entre nous porte sur le langage. Donnons-nous, je ne dis pas le même sens, la même visée — ce qui est écarté par le fait de nos visions globales inconciliables — mais donnons-nous la même signification aux mots que nous allons employer ? Si le langage dépendait uniquement de la situation économique-sociale qui nous caractérise, nous resterions sourds les uns aux autres. Si nous voulions en rester strictement au système marxiste où l'homme est entièrement conditionné par l'infrastructure économique, notre débat serait absurde. En soi, le marxisme est anti-dialogal. Notre infrastructure économique serait équivalente à l'instinct de la bête qui ne peut que se répéter. Le marxisme n'aurait pu apparaître.

Première formule : Dieu ou l'homme

La théologie est discours sur Dieu. Je voudrais poser le problème du monde actuel où sévissent la guerre, la torture, l'exploitation par l'argent et par la société totalitaire, en me servant de deux formules, dont voici la première : Dieu ou l'homme.

Le marxisme n'est pas seul à biffer Dieu, qu'il conçoit comme une idée de l'homme, la fabrication de son désir (cf. Feuerbach), un produit de l'homme qui l'aliène. Le marxisme fait de l'homme seul la fin de l'homme. Il est athée, par essence.

Mais il y a encore deux types de chrétiens dont la théologie est celle de « Dieu ou l'homme ». Les théologiens de la « mort de Dieu », pour lesquels celui qui se voue totalement à l'humanisation de l'homme satisfait parfaitement au christianisme, puisque Dieu s'est fait homme ; les chrétiens acosmiques, pour lesquels Dieu étant tout, l'homme n'est à peu près rien, et la religion : l'unique activité sérieuse de l'homme.

Seconde formule : Dieu et l'homme

La seconde formule présente Dieu et l'homme comme liés ensemble, sans séparation possible. Nous verrons que Dieu et l'homme ne font ni un ni deux et que c'est en Jésus-Christ qu'apparaît la réponse à donner au monde d'aujourd'hui et de toujours, parce que Jésus-Christ, c'est Dieu qui entre dans l'évolution historique de l'univers, de telle sorte que, pour reprendre une expression de Teilhard de Chardin, la cosmogénèse est identique à la christogénèse.

Mais relevons d'abord quelques objections. Il y a celle de Voltaire, son déplorable déisme qui fait de Dieu un instrument des nantis, exploiters des petites gens. Il y a celles de Nietzsche, de Marx et de Freud qui toutes reviennent finalement à celle de Voltaire : la foi en Dieu exprimerait un rapport de classes ; le juif malheureux, l'esclave exploité, le complexé se rejoignent dans une même foi qui les pousse à chercher en dehors d'eux-mêmes leur propre libération. Une dernière objection prétend que l'action des chrétiens restera toujours inefficace parce qu'ils seraient partagés entre Dieu d'abord et l'homme ensuite ; ils seraient, comme l'écrivit Merleau-Ponty, soit des conservateurs peu sûrs, soit des révolutionnaires douteux.

Présentation dialectique

Dieu ne se confond pas avec la matière et il ne fait pas nombre avec elle. Ni un ni deux. Je pourrais d'abord développer un tel sujet et me demander d'où vient, dans la pensée marxienne, l'idée d'une matière auto-suffisante. Nous le savons de mieux en mieux, Marx, que cela plaise ou non, est profondément marqué aussi bien par la philosophie bourgeoise de son temps que par l'économie libérale. Mais je laisse de côté un tel problème qui relève de l'histoire des idées.

Je veux aborder le thème proprement chrétien de Jésus-Christ, car c'est en lui que, pour nous croyants, se trouve la réponse aux grandes questions de l'homme actuel et de l'homme de toujours.

Jésus de Nazareth est un juif qui a vécu non pas comme les ouvriers de l'Occident, mais comme ceux de notre Tiers-Monde. C'est un homme réel que l'exégèse contemporaine décrit toujours mieux. Jésus-Christ est pour nous le visage que Dieu a pris pour se révéler à nous. Ce qui caractérise notre foi chrétienne est moins ce que Jésus a dit et fait que lui-même. La visée de la foi chrétienne c'est quelqu'un, c'est Jésus-Christ.

Je voudrais, pour mieux me faire saisir, emprunter la méthode hégélienne suivie par un croyant comme Kierkegaard et un athée comme Marx.

Le christianisme repose d'abord sur une **thèse** : son fondement est Jésus, de Nazareth, ouvrier durant trente ans, prophète durant deux ou trois ans, qui finalement fut condamné à mort, sur une croix. Toute cette histoire est du domaine de l'évidence historique et de la raison. **L'antithèse** repose uniquement sur la foi, qui est un don de Dieu que l'on peut refuser mais non pas acquérir. Et voici notre foi : ce Jésus que nous avons tous crucifié, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts. **La synthèse** : Jésus mort et ressuscité demeure présent au cœur de l'Histoire. Son Esprit prépare son retour glorieux, à travers tous les événements, y compris le marxisme.

Dieu et l'homme ne font pas deux

Je voudrais montrer ici que le chrétien n'est pas plus divisé dans son action que ne l'est un marxiste, entre la théorie et la praxis : car le discours sur Dieu et le discours sur l'homme ne font pas deux. Si Jésus et le genre humain faisaient deux, l'Évangile serait inintelligible, illusoire,

hors du contexte humain et de notre devenir : message sans intérêt. Jésus, homme à part entière, ne fait deux avec l'homme.

Je vais m'attacher ici à quelques considérations qui regardent notre sujet, en vue de répondre aux problèmes de notre temps. Nous allons voir que Jésus n'est ni un réformateur social ni un révolutionnaire politique, mais l'homme en sa profondeur, capable de susciter une société toujours nouvelle.

1. Jésus et la science

Jésus, homme bien de son temps, n'a aucune idée de la révolution copernicienne. Pour lui, le soleil tourne autour de la terre. Mais son regard vise tout autre chose : il voit que, quelle que soit la nécessité de la science et de la technique pour le devenir humain, toute science reste en deçà de l'essentiel, capable de détruire aussi bien que de construire. Vous avez peut-être vu à la TVF 2 le film : **Les bouchers en blouses blanches**. Ce sont des savants qui utilisent la science comme instrument de torture dans les camps concentrationnaires d'Etats totalitaires de gauche comme de droite.

Jésus nous apprend que la science reste ambiguë : en tant que science, elle ne rend pas l'homme plus humain. Aucune technique, aucune structure ne peuvent par elles-mêmes apporter une libération économique-socio-politique.

2. Jésus et la justice

La justice telle que Jésus la conçoit n'est pas d'abord distribution de l'avoir, des biens économiques et du profit. L'humanisation de l'homme n'est pas d'abord une question de propriété, quelle que soit l'importance du conditionnement. Le problème de la propriété découle d'une justice beaucoup plus fondamentale : de la justice envers l'homme lui-même, dans sa dignité d'être humain. La justice que proclame Jésus, c'est l'exigence d'un respect absolu, identique pour tout homme, quelles que soient son origine, sa classe, sa situation, la couleur de sa peau, son instruction. C'est l'affirmation de l'équivalence de tous les hommes dans leur nécessaire complémentarité. D'où la défense et le soutien des plus pauvres, des plus faibles, des plus marginaux, des exploités ; le respect de la vie à toutes les étapes de son existence ; la priorité accordée à la personne et non aux intérêts économiques. D'où l'affirmation que la terre est d'abord ordonnée à l'ensemble du genre humain avant d'être distribuée en propriétés particulières. Justice qui

ne saurait tolérer qu'une minorité accapare la terre au détriment des autres et mette la majorité dans l'incapacité d'accéder à une vie de plus en plus humaine.

C'est pourquoi nous ne saurions admettre le marxisme ni comme théorie, ni comme instrument d'analyse, parce qu'il croit pouvoir résoudre la question sociale en niant simplement la propriété privée, comme si l'avoir précédait l'être. Il se situe, en fait, au même niveau que le libéralisme économique dont il est l'enfant terrible.

3. *Jésus et la liberté*

Le temps de Jésus était aussi un temps de la violence, le temps de la révolution contre l'opresseur romain. Le temps aussi d'une religion tout orientée vers un messianisme politico-religieux, toute pénétrée d'une loi impitoyable qui créait une séparation rigoureuse entre les gens.

Jésus, au contraire, s'ouvre à tous et ne s'impose jamais : vous êtes libres de me suivre ou de me quitter. Il propose, il ne s'impose pas. Rien n'est plus éloigné de Jésus que le Grand Inquisiteur de Dostoïevski. La démocratie, non pas celle d'Athènes, est née en terre chrétienne.

4. *Jésus et la pauvreté*

Que de falsification sur le sens de « bienheureux les pauvres... » Cette béatitude affirme le primat de l'homme sur les choses. Elle refuse de le réduire à un objet.

Le principe de tous les maux, répète l'Écriture, est la cupidité qui se résume dans l'amour de l'argent. Bienheureux les pauvres, c'est-à-dire ceux qui ne mettent pas leur bonheur dans leurs propriétés.

Certes, il ne s'agit pas de supprimer la monnaie, comme dans le pur système de Marx, mais d'en faire un service et non une fin, sans attache à l'avoir, prêt à partager. Pauvreté signifie que l'homme ne peut être transformé en restant sur le plan économique, quelque soit le système.

5. *Jésus et la question fondamentale*

On demandait à Mao : « Le communisme, est-ce l'amour ? — Non, répond-il, c'est le marteau pour écraser l'ennemi. Le pouvoir est au bout du fusil. Toute guerre progressiste est juste conquête du pouvoir par la violence. »

On ne peut guère mieux contredire le message de Jésus.

Jésus sait très bien que le marteau existe. Il sera condamné et crucifié par César au service des autorités juives. Jésus admet la nécessité de César, mais il conçoit l'activité politique comme un service de l'humanisation de l'homme. Pour lui, seul l'amour transforme l'être humain. Toute révolution basée sur la haine change de despotes. Aucune révolution violente ne peut réussir.

Le message de Jésus bouleversait ses contemporains, comme il nous bouleverse encore.

C'est que Jésus ne sépare jamais Dieu et l'homme. Il a parlé de l'homme comme il a parlé de Dieu. Il fera un commandement semblable de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes. C'est Dieu et l'homme qu'il faut aimer ensemble inséparablement.

Sur la Croix, Jésus n'aura pas un mot de haine pour condamner et rejeter les hommes. Pour lui, Dieu et l'homme ne font pas deux.

Les hommes, quelles que soient leurs options, peuvent s'entendre quand ils se laissent pénétrer tant soit peu de l'humanisation apportée par Jésus de Nazareth.

Mais Dieu et l'homme ne font pas un

Si Jésus-Christ faisait deux avec nous, il n'aurait rien à nous dire, puisque nous ne le comprendrions pas, mais s'il ne faisait qu'un avec nous, il ne nous dirait rien d'autre que nous ne pourrions savoir par nous-mêmes. Il n'aurait été qu'un homme religieux exceptionnel comme peuvent le considérer ceux qui ne croient pas qu'il est le Fils de Dieu, Dieu fait homme.

Revenons à notre dialectique.

La thèse du christianisme, son fondement humain, c'est un fait et non une idée, le fait de Jésus de Nazareth, mort sur la Croix. Fait historique, repérable par les incroyants comme par les croyants, bien que le sens de ce fait ne soit perçu que dans la foi au Christ ressuscité. Justement, cette résurrection est l'antithèse qui jette sa lumière sur la mort comme sur toute la vie de Jésus de Nazareth.

La résurrection de Jésus signifie pour le croyant que Jésus ne fait pas simplement un avec nous. Il transforme toute notre vision du monde et de son histoire dont le sens est précisément la résurrection finale.

Pourtant, il y a une évidence historique du fait de la résurrection de Jésus affirmée par la foi. Ce qu'il y a d'historique, c'est la retombée de la mort et de la résurrection, à savoir la communauté des disciples. C'est le bouleversement provoqué par ceux qui se sont dits les témoins du Christ ressuscité aussi bien que de sa mort.

La synthèse du christianisme apparaîtra, le jour de Pâques, d'une manière fulgurante en Jésus mort et ressuscité. « Dieu l'a fait et Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous avez crucifié. »

Un tel bouleversement est un signe. L'universel, c'est-à-dire que Dieu n'est ni deux ni un avec nous, se réalise en plénitude dans Jésus-Christ. Ce message de libération s'offre à tous : vous pouvez me suivre ou me quitter.

L'Eglise

On connaît le mot malicieux de Loisy, prêtre athée qui voyait pourtant dans l'Eglise le grand moyen de l'humanisation de l'homme. Jésus, disait-il, a annoncé le royaume, et c'est l'Eglise qui est venue.

Il y a une vérité dans la boutade de Loisy. Le Synode 72 du diocèse de Bâle dans son document sur l'Eglise relève que « par la venue du Christ, le royaume de Dieu a fait son irruption dans le monde. L'Eglise n'est pas ce royaume, mais il a pris en elle son commencement et veut s'y épanouir. » (4.3.1)

Toutes les fois que l'Eglise a voulu s'identifier avec le royaume de Dieu et s'est arrogé la compétence de la compétence, elle laissait s'installer en elle l'intolérance.

Il y a une différence infinie entre Jésus-Christ et l'Eglise. Jésus-Christ ne peut être révisé, l'Eglise doit l'être sans cesse.

L'Eglise ne doit être que référence à Jésus-Christ, elle l'annonce aux hommes de chaque époque. Confrontée au monde de la guerre, de la torture, de l'exploitation de l'homme par l'homme, elle doit se réviser pour être entendue, parce qu'une vérité qui ne porterait pas sur les hommes ne peut être entendue.

L'Eglise est une réponse aux questions que se posent les hommes, tous les hommes, les marxistes comme les autres.

L'Eglise, c'est-à-dire les chrétiens, nous avons à nous ouvrir à tous ceux qui travaillent réellement à construire un monde plus humain et plus fraternel, à chercher comme disait Jean XXIII ce qui unit plutôt que ce qui divise. A la condition que nous ne nous séparions jamais de Jésus-Christ et de l'Eglise qui est sa référence, parce que lui seul est le véritable universel.

En effet, dira encore le Synode 72 du diocèse de Bâle : « Toute exigence d'ouverture demandée à l'Eglise, c'est-à-dire à nous-mêmes, découle de l'ouverture de Dieu vers les hommes, telle qu'elle s'est manifestée en Jésus-Christ... Elle coopérera avec tous les hommes de bonne volonté, sans se soucier à quels groupements sociaux, politiques et religieux ils appartiennent (7.1 et 7.2).

L'Eglise doit d'abord aider ses membres à se libérer eux-mêmes afin qu'ils deviennent la semence d'un monde nouveau, un monde où il y ait plus que la science, plus qu'une justice simplement économique, plus qu'une liberté formelle et juridique, plus qu'une question de propriété, un monde où l'amour ait la première place. Pour écarter la guerre, la torture et l'exploitation, il faut dépasser aussi bien le statu quo que la révolution, l'Eglise demeurant critique à l'égard du monde comme à l'égard d'elle-même dans l'esprit de l'Evangile. Sans être dupe ni des dictatures capitalistes ni des dictatures marxistes. Ouverte à ce qu'il y a de bon partout, avec la certitude que l'Evangile est une force de libération aussi bien collective que personnelle, pour épanouir tout l'homme et tous les hommes.

Fernand Boillat